

## **Culte du dimanche 14 septembre 2025 - Temple des Eaux-Vives**

### ***L'Église est-elle une démocratie ?***

Actes 1 : 15-26

*Epître à Philémon*

Pour répondre un détour préalable s'impose par des considérations historiques et étymologiques.

Le mot Église vient du terme grec *ekklesia*. Littéralement il signifie assemblée et non bâtiment. L'origine de ce terme se trouve dans l'organisation politique de la cité d'Athènes au Ve siècle av. JC à la haute époque de Périclès. L'*ekklesia* désignait l'assemblée des hommes libres qui se réunissait (à l'exclusion des esclaves, des étrangers et des femmes) pour décider des affaires publiques. C'était le cœur de la démocratie directe, un peu comme le sont encore nos Landsgemeinde helvétiques, apparues au Moyen Âge. Les auteurs du Nouveau Testament, qui écrivent en langue grecque, se sont approprié le terme pour désigner la communauté spirituelle unie par la foi en Jésus-Christ que nous formons.

S'il existe des points communs, il y a aussi de vraies différences.

En commun se trouvent les idées de réunion, d'égalité entre membres et de prise de décision collective. Mais les buts sont différents : gouvernement civil d'un côté, prédication de la parole de Dieu de l'autre. L'*ekklesia* athénienne est restrictive alors que l'*ekklesia* chrétienne est inclusive, comme on dit aujourd'hui ; elle est affranchie de toute barrière (de genre, ethnique, de classe, de nationalité) et tout le monde y est accueilli. Ce qui a constitué une véritable révolution dans un monde antique morcelé et divisé par toutes sortes d'appartenances. Il est bien connu que les premiers chrétiens ont beaucoup recruté parmi les exclus et les païens de leur temps.

Ensuite, la gouvernance. À Athènes l'*ekklesia* est le cœur de la démocratie (gouvernement du peuple par le peuple), alors que dans l'Église, le cœur est l'autorité de la parole de Dieu sous la conduite de l'Esprit Saint.

Les auteurs du Nouveau Testament ont importé une notion politique démocratique pour la transformer en outil d'unité spirituelle.

Pour éclairer cela, voyons le seul exemple explicite de vote rapporté par Luc dans les Actes, l'élection de Matthias. Après la mort de Judas, les apôtres doivent restaurer leur nombre symbolique de 12. Deux candidats sont sélectionnés, un certain Justus et Matthias. L'assemblée doit les départager. Comment s'y prend-t-elle ? Par la prière et le tirage au sort. Procédé qui n'a aucun rapport avec une élection à la majorité des voix. C'est plutôt une manière de s'en remettre à la providence divine...

Ainsi l'Église n'apparaît pas, dans ses traces les plus archaïques, comme une assemblée orientée vers la démocratie mais plutôt vers la théocratie. En dernière instance elle est gouvernée par Dieu via l'Esprit Saint. Elle va élaborer son propre code juridique distinct du code civil et très tôt imposer des limitations à la liberté d'expression des chrétiens en matière de foi puisque le but est de faire adhérer tous ses membres à un dogme commun. Logiquement le système de direction monarchique et sacerdotale a dominé et il culminera au Moyen Âge. Il existe toujours sous des formes atténuées, on vient de le vérifier avec le nouveau pape Léon XIV.

Il a appartenu à Jean Calvin d'introduire pour la première fois des éléments démocratiques dans la marche de l'Église. Son principe était : « Celui qui doit présider sur tous doit être élu par tous ! ». Il a conçu le système dit presbytérien que nous connaissons : élection des pasteurs par « chacun fidèle » (quoique les femmes n'ont pas accès au ministère), élection des anciens (les conseillers) et des membres du Consistoire. Il valorise également l'égalité des fidèles dans les assemblées délibératives. Dans l'Église de Calvin, Matthias aurait été élu à la majorité des voix sans tirage au sort, cela est certain.

Bien sûr ce ne sont là que des éléments. L'Église de Genève est au XVI<sup>e</sup> siècle dirigée d'une main de fer. Servet, Castellion et quelques autres en ont fait la cruelle expérience. Pourtant ce fut une innovation considérable qui aura paradoxalement des répercussions jusque dans l'organisation politique de certains États modernes, je pense aux États-Unis d'Amérique. Pour tout dire, Calvin a semé des germes de modernité qui ne demandaient qu'à croître et s'épanouir.

Rapprochons cela maintenant de la question de la liberté. Dans une société démocratique, les individus jouissent de leurs libertés civiles, contrairement à une tyrannie. Dans l'Église nous jouissons de la liberté chrétienne. Mais s'agit-il de la même chose ?

L'épître aux Galates contient deux versets qui m'intriguent particulièrement, car ils semblent se contredire. Le premier : « Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, ni homme, ni femme, ni esclave, ni libre, car vous êtes un en Jésus-Christ. »

Le second : « Vous avez tous été appelés à la liberté. »

C'est étrange. Dans le premier verset, la liberté civile, séculière, celle de l'homme libre, disparaît pour se fondre dans une communion spirituelle. Dans le second verset, elle réapparaît comme un appel que Dieu lance à l'humanité.

Clairement la liberté dont parle ici l'apôtre est d'une autre nature que la liberté civile qui a cours en démocratie. Il parle d'une délivrance intérieure. L'Évangile libère ceux qui sont esclaves de la peur de la mort, de la culpabilité, du péché et de l'obligation de mériter leur salut. Telle est la vérité dont parle le Christ « la vérité vous rendra libres ».

Il n'est donc pas question ici de liberté civile et politique. La meilleure illustration est l'attitude des premiers chrétiens vis-à-vis de l'esclavage dont

témoigne l'épître à Philémon. Paul demande à Philémon d'accueillir Onésime, son esclave fugitif converti, non plus comme un esclave, mais comme un frère bien-aimé. Paul appelle au pardon et à la réconciliation des personnes, mais pas à la libération physique d'Onésime. Il appelle à l'humanisation du lien entre le maître et l'esclave mais pas à l'abolition de ce lien. La liberté spirituelle n'entend pas troubler l'ordre social – l'esclavage était une pratique courante et répandue dans l'Antiquité. Force est de constater que pendant des siècles les Églises n'ont pas condamné cette pratique ; elles ont même justifié la traite transatlantique... Du reste, lors de la lutte pour l'abolition en Amérique, les chrétiens se sont montrés très divisés. Les méthodistes et les quakers étaient en faveur de l'abolition à l'inverse des baptistes (*Autant en emporte le vent*). Quant à l'Église catholique, elle condamnait le principe de la traite mais tolérait l'esclavage existant sans s'engager activement dans le mouvement abolitionniste.

Vous constatez que si nous nous en tenons strictement aux textes, nous nageons en pleine ambiguïté. Il faut donc à un moment donné aller plus loin que les textes pour innover, inventer, ajouter ou compléter.

Comment ?

En partant d'une intuition qui, elle, traverse la Bible tout entière, à savoir la dignité foncière de l'être humain créé à l'image de Dieu. À partir de là, ma propre délivrance intérieure, c'est-à-dire le bénéfice personnel de ma foi qui restaure ma dignité humaine devant Dieu, m'incite à orienter mon action vers le bien commun. C'est tout le sens du septième jour. Le septième jour, il est dit que le Créateur se repose. Ce faisant il laisse à l'homme les clés du monde afin que ce dernier l'aménage d'une manière éthique. La construction éthique du monde est la tâche qui nous revient.

Quand Calvin introduit des éléments de démocratie dans l'Église, il invente, il innove et il ajoute. Il s'est avéré à l'usage que c'était une bonne idée, une amélioration, comme en témoigne le dynamisme des presbytériens à travers l'histoire moderne.

Quand la Réforme, surtout calviniste, revendique et participe activement à la séparation de l'Église et de l'État (la neutralité de l'État vis-à-vis des religions est une idée protestante...), elle pose un principe inédit selon lequel il ne doit pas y avoir de contradiction entre le droit ecclésiastique et le droit civil. Innovation vraiment utile puisqu'elle fait barrage à la résurgence du vieux système théocratique. Si l'on examine ce que produisent aujourd'hui les systèmes théocratiques existants sur la planète, on se dit que c'était plutôt visionnaire.

Quand des chrétiens se lancent dans l'abolition de l'esclavage et finissent par y parvenir au prix de terribles affrontements (la guerre de Sécession), c'est une idée qui a libéré matériellement une masse de gens et contribué à

l'amélioration de leur condition. Mais pour atteindre ce but, il a fallu mettre au placard l'épître à Philémon.

Quand quelques Églises décident d'ouvrir l'accès du ministère aux femmes, elles inventent, elles innovent, puisque sur ce point, le Nouveau Testament est muet voire négatif. Ce faisant, elles améliorent la place et la visibilité des femmes dans l'Église et au bilan c'est une bonne chose. Et ainsi de suite.

Tout cela pour dire que, concernant le domaine de l'action, il ne faut pas hésiter à aller plus loin que les Saintes Écritures quitte à prendre des risques. D'abord les Écritures ont été rédigées en des époques et des circonstances qui ne sont plus les nôtres et elles témoignent de réalités sociales et culturelles révolues. Ensuite elles émettent de simples intuitions à développer par la suite et non un projet précis de société. Elles ouvrent sur une évolution qu'il appartient à l'être humain de faire avancer pour construire éthiquement le monde. La responsabilité – ce mot que nous aimons tant – est exactement cela.

Pour conclure si l'Église n'est pas une démocratie, on peut cependant la considérer comme un incubateur d'esprits et de volontés susceptibles de se montrer utiles pour la société, tant il est vrai que s'il n'existe pas de politique chrétienne, il existe des chrétiens dans la politique.

**Vincent Schmid**

**14 septembre 2025 - Temple des Eaux-Vives**